

Fêtons Noël

Nous allons tenter dans ce nouveau chapitre de retrouver l'ambiance des Noël d'autrefois. Il est bien clair qu'avant l'arrivée des sapins de Noël, à partir de 1860 environ, voire même quelque peu plus tard, que les Noël se réduisaient à leur plus simple expression. On est dans un pays protestant, voire calviniste, l'austérité est de rigueur. Quelques noix dans un bas, une pomme, et l'affaire est réglée.

Dans tous les cas il faut en revenir aux écrits capables de nous éclairer d'une manière moins sommaire sur ces coutumes festives d'autrefois.

On aurait pu croire que le professeur Piguet, dans ses traités folkloriques, allait nous parler de Noël en long et en large. Ce ne guère le cas, juste trouve-t-on quelques lignes de ce qu'il a retenu de chalende :

La Noël d'autrefois, c'est-à-dire d'avant l'apparition du sapin illuminé (1875)¹, avait un caractère singulièrement austère. Chacun s'efforçait d'assister aux deux services. Il n'était pas dans les mœurs de faire ce jour-là des invitations de parents à dîner ou à souper.

La veille de Chalende pourtant, certaines familles se divertissaient à leur façon. Des adultes fondaient du plomb pour en tirer toutes sortes de présages ou piquaient des psaumes au moyen d'une épingle glissée entre les feuillets de la Bible. Ces pratiques, dont la tradition seule persiste, remontent à des générations en arrière, au XVIIIe siècle sans doute².

Auguste Piguet nous parle des bonnes choses que l'on apprêtait à la fin de l'année

Dans ces conditions, on ne saurait être surpris si les pâtisseries d'autrefois ne pouvaient rivaliser avec celles des pâtisseries modernes. Coucons, cricholes et taliers se faisaient en pâte de pain, parfois avec un soupçon d'addition de lait ou de sucre. Seuls les taliers aux « greubons » sortaient du rang et fleuraient bon. Les tartes (dites gâteaux) n'ont cessé d'être à l'honneur. Les plaques (feuilles) le plus souvent rondes, livraient des sèches aux œufs ou au vin, des gâteaux à la « papette », aux raisiné, parfois aux pommes, aux cerises, aussi aux « cruilles », sorte d'airielle des marais assez fade de goût. De toutes les tartes, la dernière me paraît la plus exquise. C'est du vrai « rebâl » comme disaient nos pères.

Comme on faisait au four tous les quinze jours, voire tous les mois, la tarte à la papette ou la sèche ne faisaient qu'à ce moment-là apparition sur la table familiale. L'introduction des fourneaux à cache-plat permit de confectionner des gâteau à l'occasion des anniversaires. Au Nouvel-An une journée spéciale de pâtisseries ou de tartes était de rigueur. L'une de mes tantes en visite chez des parents au premier février s'entendit dire : « Tu viens à point, Elisa, c'est

¹ On ignore où notre professeur est allé pêcher une date si précise.

² Auguste Piguet, La vie quotidienne, 1999, p. 77.

aujourd'hui le dernier jour des gâteaux ». La famille en question se confectionnait non moins de 32 tartes, la dernière pour le premier du mois suivant.

Le même 31 décembre, achevée la journée, la ménagère diligente ne manquait pas de se livrer à la confection des brefé (gaufres) sous les yeux émerveillés de la marmaille. Les boulettes grasses se glissaient deux à deux entre les mâchoires métalliques. Le grand fer posé sur le foyer incandescent ou enfoncé dans le fourneau, laissait tomber au bout de quelques instants des gaufres minces, dorées et croustillantes dans la corbeille à serviette blanche. Les fers anciens, assez rares, au nid d'abeilles, fournissaient des gaufres d'une épaisseur singulière, de vraies galettes qu'on parfumait à l'anis³.

Nous apprécions les précisions de notre professeur sur les « gâteries » de la fin de l'an, mais nous n'en sommes pas mieux renseignés sur Noël !

Dans un autre écrit **Auguste Piguet**, sous le mot fête, écrivait ceci :

La Chausse-vieille déposait des pommes, des noix, des figues, des oranges, un peu de chocolat dans les bas. Elle y joignait par plaisanterie un carrelet de tourbe ou un caillou soigneusement enveloppé et ficelé, une verge parfois⁴.

Une tante de notre professeur, **Aline Berney-Piguet**, écrivait ses souvenirs au début du XXe siècle :

Les plus beaux moments de l'année, c'était près de Noël, lorsque les noix arrivaient de la plaine ; des revendeurs passaient avec la hotte au dos, alors il s'en achetait bien des cents ; quelle réjouissance pour les enfants en voyant ces corbeilles de noix. Les jeunes gens jouaient souvent au peilletat, petit carré de bois sur un pivot, à quatre faces, une lettre incrustée de chaque côté. La lettre M, qui voulait dire mets ; P, prendre ce qu'il venait de noix ; T, toutes les noix ; R, rien gagné. Les enfants aimaient entendre ce bruit de noix qui se mettaient dans une assiette, et surtout de casser avec leurs dents blanches celle qu'on leur donnait⁵.

Des noix qui justement pouvaient garnir les bas lors du passage de la Chausse-Vieille⁶ lors de la nuit du 24 au 25 décembre. Mais le réveillon de Noël et Noël lui-même, on parlait aussi de Chalende, étaient vite oubliés et l'on en arrivait tôt à la St-Sylvestre et à Nouvel-An :

³ Auguste Piguet, Vieux métiers de la Vallée de Joux, Editions Le Pèlerin, 1999, pp. 121-122.

⁴ Réponse à un questionnaire perdu, Folklore suisse, Bâle, 1987.

⁵ Aline Berney-Piguet, Souvenirs, Editions Le Pèlerin, 1977, p. 10

⁶ Se dit et se prononce aussi Chausse-Vieille. Sorte de sorcière ambivalente, tantôt capable de vous apporter des verges uniquement dont elle pourrait user elle-même, tantôt des cadeaux plus agréables ! Alfred Cérésolle la décrit comme suit : « Montée sur son cheval aveugle, tenant une verge à la main, le dos voûté, le visage ridé, les cheveux en désordre, l'œil méchant, le nez arqué, le menton en avant, on la voit, couverte de ses nippes, errer la nuit de ruine en ruine, de maison en maison. Il est sage de se méfier d'elle et de ne pas tomber sous le coup de ses vengeances ou de ses espiègleries. Ayant le caractère aigri et vindicatif, elle se plaît à taquiner les hommes. »⁷

Dans la famille en question, c'était une grande réjouissance que de voir arriver la nouvelle année ; car le brave père fêtait avec ses enfants le soir du 31 décembre. On faisait un bon souper, et l'on n'allait pas prendre du repos que contre le matin. Au son de minuit on s'embrassait en se faisant les meilleurs vœux pour entrer dans la nouvelle et mystérieuse année⁷.

Un petit gars des Charbonnières, **Jules-Henri Rochat**, nous raconte le Noël de 1880 tel qu'il l'a vécu :

Noël au village

Le vingt-quatre décembre arrive, on se rend à l'école comme d'habitude. Pendant que quelques élèves étudient une leçon de grammaire, le maître fait silence.

-Mes enfants, leur dit-il, nous n'aurez pas d'école.

A ces mots plusieurs tapent déjà des mains et se lèvent de leur banc. Mais le maître fait faire de nouveau silence :

-Je ne vous ai pas tout dit, vous reviendrez ici ce soir à cinq heures, amenant avec vous vos parents.

Alors les enfants ont compris et cette jeunesse se précipite dehors ; chacun pousse des cris de joie. Pour quelques-uns le chemin de la maison paternelle est long et pénible, mais qu'importe, on est joyeux et la joie donne courage. On trouve le temps long. Vers quatre heures et demie le collège est entouré de monde ; l'air est vif et froid, on entend un chuchotement semblable aux vagues sur le rivage, la neige qui crisse sous les pieds. L'horloge du village sonne.

- Est-ce cinq heures, maman ? En es-tu bien sûre ? As-tu compté ?

La porte s'ouvre, la salle se remplit ; on y voit l'adolescence, l'adulte et même quelques vieillards. Que de visages souriants à la vue de ce sapin orné de cadeaux, de pommes, de noix dorées de papiers de toutes couleurs, et éclairé par plus de cent bougies. Aussitôt plusieurs chants se sont exécutés ; ils réussirent très bien. Ensuite on dépouille l'arbre. Et le maître d'école commence la distribution ; il appelle chacun qui vient lui répondre en lui tendant un tablier, un bonnet, une large poche. Puis tout est fini et chacun s'en va chez soi content de sa soirée⁸.

Noël – bis –

Oh ! quel beau jour que Noël ! Tout le monde est joyeux, on entend partout des chants de triomphe s'élever vers les cieux. On voit dans les églises de petits sapins auxquels sont adaptées des boules ; et tout est préparé pour une illumination

⁷ Op. cit. p, 14

⁸ Jules-Henri Rochat, Un moment à ma fenêtre, Editions Le Pèlerin, 1995, pp. 29 et 30.

complète et des bancs sont couverts d'étrennes pour les enfants. Pourquoi cet appareil de fête ? Parce que c'est dans cette soirée l'anniversaire de la naissance de Jésus-Christ, et que par une soirée semblable les anges étaient venus annoncer aux bergers la naissance du Sauveur du monde ; et que c'est encore pendant cette nuit qu'une étoile parut en Orient et conduisit les mages à Bethléem où ils adorèrent le saint enfant Jésus. Les enfants attendent avec impatience ce jour-là pour voir quels seront leurs cadeaux de Noël, Mais combien peu comprennent pourquoi on donne cette fête ; mais il faut qu'ils apprennent que c'est en souvenir de la naissance de Jésus-Christ⁹

Mais restons encore avec Jules-Henri (futur Henri Rochat-Golay) pour assister à la fête de **Nouvel-An** :

Le Nouvel-An est un jour où l'on doit jeter un regard rétrospectif sur l'année qui vient de s'écouler ; et voir si l'on a fait tout le bien que l'on aurait pu faire et la comparer avec les précédentes pour voir si l'on a fait des progrès ou si l'on est resté stationnaire ; et l'on doit faire des vœux pour cette nouvelle année qui s'avance et que l'on ne verra peut-être pas finir, la mort impitoyable nous aura peut-être couchés dans le tombeau. Bien peu de gens font ces salutaires réflexions ; la plupart croient qu'ils ne pourraient fêter convenablement le jour de l'an s'ils ne s'éneraient pas en faisant un grand bruit¹⁰.



Ce à quoi ressemblait un Noël d'antan.

⁹ Op.Cit. pp. 30 et 31. Le petit Henri est déjà un parfait moralisateur !

¹⁰ Op. cit. pp. 31-32. Le moins que l'on puisse dire est que le Nouvel-An du petit Henri n'est pas très joyeux. De la morale et la perspective de ne pas terminer l'année !

Un Noël à Vallorbe – Ce n'est pas si loin qu'il faille boudier le magnifique texte de Lucy Maillefer -

En descendant avec notre sapin pour lequel nous avons réussi, en descendant, dis-je, nous cueillîmes quantité de belle mousse pour orner le pied de l'arbre. Il fait froid et aussitôt nous sommes rentrés, le brouillard vient tout épais limiter notre horizon et remplir l'air de son haleine humide et pesante. Hier dimanche, nous nous sommes occupés à garnir l'arbre de guirlandes de papier, de noix dorées, etc. Aujourd'hui nous fixons les bougies et les ornements dont nous disposons. Nous l'allumons ce soir et celui de la chapelle sera allumé demain soir.

Ce soir, l'arbre était prêt à être allumé lorsque Madame Jaquet arriva, vit notre arbre, l'examina et l'admira puis sortit et bientôt Henri vint à son tour. Il resta avec nous tout le temps que dura la fête mais il ne nous empêcha pas beaucoup. Nous chantâmes, nous eûmes beaucoup de plaisir et maintenant encore c'est avec délices que je retourne par la pensée vers cet heureux temps. Ce matin je n'ai pas été au culte, je suis restée à la maison pour que Robert et maman puissent y aller. En revenant, ils ont apporté un gros panier neuf, venu de Fribourg. On s'empresse de l'ouvrir et l'on en sort des alphabets, une carte de la Suisse, une musique et une trompette, trois pommes, quantité de jolies boîtes neuves en carton et tout un assortiment d'objets d'ornements pour un arbre de Noël, de même que deux ou trois cornets de bonbons. Je me souviendrai toujours des sauts de joie que nous faisons autour du panier chaque fois que l'on en sortait quelque nouvel objet. Lorsque nous eûmes découvert le fond du dit panier, retourné et déployé tous les chiffons de papier pour voir s'ils ne contenaient plus rien et ouvert chacune des boîtes, car nous avons découvert que dans les plus grosses s'en trouvaient de plus petites, nous examinâmes chaque objet en détail. Il y avait pour l'arbre de Noël, des bougies de couleur et des porte-bougies, des brillants magnifiques au nombre de deux, des fils dorés et argentés, du vernis pour dorer les noix, et dans un cornet des bonbons à suspendre. Quant aux boîtes, il y en avait de grandes à portrait, puis des rondes et des longues de différentes grandeurs, puis de toutes petits longues et à portrait. Nous ne les avons pas encore partagées, mais nous avons projeté de préparer l'arbre pour l'allumer quand papa reviendra, le jour où le lendemain du nouvel an. Nous avons encore reçu des Alder un petit panier contenant des bonbons et de tante Sophie de Vauttes une lettre et de l'étoffe pour des tabliers. Pour le dîner, nous eûmes du saucisson.

Enfin la journée passa si rapidement que le soir arriva je ne sais comment. Je copie à la hâte un chant, je me prépare et je pars avec les autres et avec les petits Nobs pour aller à la chapelle. Nous ne tardons pas à y arriver malgré les chemins épouvantables et une profonde obscurité. Nous entrons dans la petite salle où presque toutes les monitrices et les enfants sont déjà réunis. On entre dans la grande salle où quelques messieurs de l'Eglise libre sont occupés à allumer les dernières bougies. Voilà que j'ai oublié de dire pour quelle raison je suis ici. Cette

raison, la voici. Lorsque les personnes qui, d'ordinaire, apprennent les chants de Noël pour les chanter auprès de l'arbre, s'en sont occupées cette année, elles m'ont demandé si je voulais me joindre à elles, je n'ai pas pu refuser. Pour en revenir au soir de Noël, nous nous plaçons en groupes et la fête commence. L'arbre me paraît plus beau que lorsque je l'ai vu avant qu'il soit orné. A vrai dire, il est très joliment garni. Nous chantons alternativement, avec les enfants. Monsieur Robert et Monsieur Piaget parlent plusieurs fois. Bientôt, la clarté pâissante des bougies qui commencent à s'éteindre annonce que le moment de terminer approche. Les cadeaux sont distribués ; ils consistent en une petite brochure, un ours de Berne et un petit sac en lustrine bleue contenant des noix et des bonbons. On chante, on prie et on sort pour aller, les enfants chez nous, et moi avec les autres chanteurs chez Monsieur Robert. On arriva et lorsque toute la société est au complet, on apporte du thé, de gros bonbons sur lesquels se trouve encore l'ours de Berne. Les ours sont coupés en morceaux, le thé est servi et l'on y fait honneur tout en causant¹¹.

Mardi 25 décembre 1888

L'on se sert plusieurs fois et à deux ou trois reprises, je dois passer le plat. A côté de moi, à droite, est Mademoiselle Roy, tandis qu'à ma gauche se trouvent Edmée Blanchong et son frère. Edmée est occupée tantôt à se chicaner avec son frère, tantôt à causer avec moi. Ce sont des enfants mal élevés et pleins d'eux-mêmes. La collation terminée, on cause et l'on chante. Enfin, l'on décide à apprendre un chant pour le nouvel-an. Le cantique choisi est l'un des plus beaux que je connaisse quant à la mélodie. Les paroles sont aussi très belles ; il est intitulé : Vers Jésus élevons les yeux. Enfin je retourne chez nous, le cœur rempli de beaux souvenirs et de douces impressions. En voici une, entre autres : tandis que les lumières s'éteignaient avant que la foule silencieuse s'écoulait lentement et que nous attendions notre tour de sortir, il me vint cette pensée : les bougies s'éteignent et l'arbre tout à l'heure si resplendissant, va bientôt se trouver dans une complète obscurité. Que Dieu me fasse la grâce de ne jamais ressembler à cet arbre, mais qu'au contraire la lumière qu'il a allumée en moi brille toujours plus vive jusqu'au jour où elle ira s'unir aux éternelles clartés du ciel. Et maintenant encore, cette prière est le cri que mon cœur envoie vers le ciel et l'espoir que j'ai de sortir triomphante des pièges du doute et de l'indifférence, me sourient et m'empêchent de me laisser aller au découragement¹².

¹¹ Journal du 23 décembre 1888. Pages 56-57

¹² Lucy Maillifer, Ph ! si j'étais libre ! Journal d'une adolescente vaudoise, 1885-1896, Editions d'en bas. Pages. 58-59



Noël avec les monitrices et moniteurs au Temple du Brassus, 1920.

Un Noël au Brassus par Mme Leresche, de ce même village, née en 1888.

Le soir du Noël de l'église, tout le monde y descendait¹³ ; en 1885, mon père avait mis ma sœur, qui avait alors 3 ans, dans une hotte pour la transporter... Après il fallait remonter et les chemins étaient parfois épouvantables: à ce moment-là on n'avait pas de gros moyens pour débarrasser les routes ; il y avait des ornières parce qu'on descendait des fûts de bois depuis le Risoux jusqu'en plaine. Pas de ski ! (J'avais entre 17 et 20 ans quand les premiers skis sont apparus)...

¹³ La narratrice habitait certainement une maison foraine située à une certaine distance.

Noël était la plus belle fête de l'année pour la famille et les enfants ; on s'y préparait longtemps à l'avance ; tous les enfants allaient à l'Ecole du Dimanche ; on faisait beaucoup de répétitions.

Le 25, on se réunissait au collège et, au son des cloches, à 6 heures du soir, on se rendait en rangs à l'église. Le culte était spécialement fait pour les enfants ; ils entendaient une jolie histoire, ils chantaient, ils récitaient près de l'arbre.

Ils étaient émerveillés par cet arbre de Noël. Il était immense, couvert de fruits, de pommes, d'oranges, de bougies toutes réunies les unes aux autres par un fil ; on l'allumait à un bout et tout s'enflammait ; les yeux des enfants brillaient comme des perles.

Les moniteurs et les monitrices chantaient aussi. A la fin, il y avait une distribution de fruits et on recevait une brochure¹⁴.

M. Meylan du Brassus, né en 1897, vous parle de ses Noëls

L'arbre était plus grand qu'ils ne le sont aujourd'hui ; on allait le couper dans la forêt ; on demandait avant la permission à la commune ; on allait le reconnaître au mois de septembre, avant qu'il n'y ait de la neige.

Les moniteurs et les monitrices de l'Ecole du Dimanche préparaient le sapin. On allumait toutes les bougies avec du fulmi-coton, et le sapin s'embrasait tout d'un coup (on trempait les mèches et le fil dans du pétrole). De temps en temps une bougie ratait, alors un moniteur, au moyen d'une bougie attachée à une perche, allumait les bougies restantes. Toutes les bougies étaient blanches, épaisses, afin qu'elles durent toute la cérémonie.

La fête était solennelle ; il y avait jusqu'à deux cents élèves de l'Ecole du Dimanche au Brassus.

A six heures juste, le soir du 25, ils entraient et les portes s'ouvraient, l'orgue se mettait à jouer ; les enfants défilaient le long de la travée et allaient prendre leur place le plus gentiment possible, silencieusement ; les places étaient assignées à l'avance ; il n'y avait pas de bousculade ; ça se passait avec discipline, un grand respect, beaucoup de dignité.

Le pasteur disait ce qu'était la fête de Noël ; puis les enfants chantaient (on apprenait ces chants deux mois avant ; on les apprenait également à l'école).

Il y avait aussi la distribution d'oranges, avec une bougie, et un petit pain ; une brochure aussi qui n'était pas la même pour tous, une gradation pour les âges.

Il y avait également le chœur des monitrices et moniteur qui chantait Minuit chrétien à l'issue de la cérémonie, sur la galerie extérieure de l'église¹⁵.

¹⁴ Françoise Baudat, Noël, Ombres et Lumières, Delval, 1986, p. 122

¹⁵ Op. cit. pages 122 et 123. Ce type de cérémonie devait se prolonger tout le siècle suivant. On ne retrouvera notamment aux Charbonnières dans les années cinquante.



Noël avec les monitrices et moniteurs, temple du Brassus, 1920.

Samuel Aubert nous parle des réjouissances du Nouvel-An à défaut de nous enchanter avec un joli Noël d'autrefois :

De tout temps, les hommes – les femmes aussi – ont été sujets à la gourmandise. Mais pour les premiers habitants de notre contrée, les occasions de céder à ce petit péché devaient être rares, très rares, le pays ne produisant aucune douceur et l'argent faisant défaut pour s'en procurer ailleurs. La situation se modifia par le développement de l'horlogerie, qui amena plus de ressources et plus de confort dans les ménages. Au Nouvel-An, on se met à confectionner des gâteaux et dans certaines familles tout au moins, en quantité suffisante pour en avoir à disposition

pendant tout le mois de janvier. Des gâteaux aux pommes n'auraient pas supporté une durée aussi longue, aussi s'adressait-on aux raisins et aux pruneaux secs avec lesquels on confectionnait par la cuisson, une bouillie appelée papette qui, étendue sur la pâte, permettait de préparer des gâteaux au goût savoureux et de longue conservation. Aujourd'hui encore, ces gâteaux à la papette sont à l'honneur au Nouvel-An dans nos familles strictement indigènes et dans aucune, on ne songe à les abandonner. La mode en est autant qu'inconnue ailleurs, si ce n'est dans les montagnes neuchâteloises où des conditions identiques ont produit d'identiques effets.

Jadis, alors que chacun faisait son pain, il y avait des fours dans toutes les maisons¹⁶, où l'on cuisait les gâteaux du Nouvel-An. Vers 1880 déjà, beaucoup n'existaient plus ou n'étaient plus utilisés. Il s'agissait donc pour les habitants des hameaux forains de transporter leurs gâteaux à cuire chez le boulanger du village central. Et ce n'était pas une mince entreprise que d'échafauder sur une luge à bras une dizaine de gâteaux, dont plus d'un mesurait demi m² de surface, et de les conduire sans accident à deux ou trois km de distance par des chemins encombrés de neige. On cite à ce propos des aventures fort pittoresques et même navrantes¹⁷.

Et que se passe-t-il du côté de la Golisse ?

Noël... c'est la surprise de grand matin. Pour qu'elle soit de taille, nous avions suspendu dans la cheminée des bas de maman, très longs et solides. Or, levés dès l'aurore un certain 25 décembre, nous accourons à la cheminée, mon frère jumeau et moi. Etonnement, déception, larmes. Les bas sont gonflés, mais alors de chiffons de papier, de pommes de terre, d'objets les plus divers... sauf les gâteries, les chocolats et les jouets que nous espérions si ardemment... Nous avons quelques doutes sur la réalité de l'existence de Chalande et du Père Noël ; mais de cela à la cruelle déception qui nous fut imposée, il y a des limites... « Allez à la chambre à manger », nous dit papa... L'espoir renaît. Le rapide déplacement, la surprise d'autant plus grande que fut la cruelle contrariété. A partir de certain 25 décembre, nous n'avons plus jamais fait usage de bas ou de chaussures le 24 décembre. La poésie de Noël fondait avec la disparition de la légende¹⁸.

Un Noël à l'école du Sentier

Depuis quelques années, les institutrices du Sentier profitent de la fête de Noël pour organiser une petite fête à laquelle les mamans sont invitées. Heureuse idée en vérité ; il faut voir avec quelle ingénue fierté ces petits font à leur maman les

¹⁶ D'aucune manière. Seules quelques-unes en étaient dotées.

¹⁷ Samuel Aubert, Au temps jadis, 1929, Editions Le Pèlerin, 2021, pp. 8 et 9.

¹⁸ Charles Lecoultre, Mon enfance à la Golisse, Editions Le Pèlerin, 1992, p. 34. Charles Lecoultre devait quitter la Suisse pour la Provence où il fut pasteur toute sa vie.

honneurs de leur classe. Ils se sentent chez eux et ce sont eux qui reçoivent et c'est si rare...

Ainsi donc les petits écoliers et leurs mamans se sont réunis vendredi dernier, dans ce vieux collège qui vit tant de générations passer. La fête des petits, organisée avec goût et amour, procura une heure de bonheur. Elle prouva que nos régentes ne sont pas seulement des « fonctionnaires », oh le vilain mot parfois, mais de véritable amies de nos enfants. C'est là une valeur qui ne peut se récompenser avec de l'argent, mais seulement par la compréhension des parents à l'égard de la tâche difficile de nos éducatrices.

Oui, il convient de fêter Noël avec les petits car, comme l'a si bien dit Mlle Rose¹⁹, comme l'appellent ses élèves, les enfants doivent montrer l'exemple aux plus grands qui eux, ne savent plus guère ce que c'est que la confiance et dont la qualité dominante est la méchanceté.

Après la fraîcheur de cette fête au cours de laquelle les chants, récitations, abondèrent, nous nous sentons pressées de venir remercier Mlles Guignard et Mme Rochat pour la belle fête de Noël que nous avons pu vivre avec nos petits et pour l'émotion qu'elle nous a procurée.

Une maman²⁰

Retour aux Charbonnières pour fêter Noël et le Nouvel-An à L'Epine

La fête de Noël était un des moments forts de nos vacances d'hiver à l'Epine. On arrivait en général le 26 décembre, des obligations paroissiales nous ayant retenus en ville le jour précédent.

James avait déjà apporté le sapin repéré depuis longtemps dans la forêt, et les cousins l'avaient dressé sur un socle de bois massif. Quelques jours avant, tante Clara avait sorti ses trésors, bien modestes il est vrai. Cela consistait pour l'essentiel en bougies colorées, quelques boules et guirlandes ; un peu de ouate simulait la neige alors qu'il y en avait tant dehors. La vedette de cet attirail de pacotille était un petit carrousel mû par l'air chaud d'une bougie dont la rotation faisait tinter une clochette. A l'époque, c'était le sommet du progrès.

La fête se déroulait dans la cuisine de chez grand-père. Il en fallait, de la place, pour caser tout ce monde, car rares étaient les absents. Certains voisins arrivaient avec leur tabouret sous le bras pour être sûrs d'avoir un siège. Les premières années, mes cousins allaient même chercher la Julie, laissant son Jules-Pierre de frère seul dans sa vaste maison. Nous étions largement plus de vingt, tous des Rochat ou de leurs descendants.

Une fois l'arbre allumé, la fête commençait. On chantait, car on savait encore chanter, on aimait chanter et surtout on osait chanter. Les voix chevrotantes se

¹⁹ Rose Guignard, restée demoiselle suite au décès de son fiancé, habitait la douane de Derrière-la-Côte, longremps avec sa maman. Rose Guignard laisse quelques textes magnifiques sur son enfance, dont le fameux Neiges d'antan.

²⁰ FAVJ de décembre 1940.

mêlaient à celles cristallines des enfants et les basses des hommes soutenaient le tout. Il est vrai que parmi l'assistance il y avait des membres fidèles de l'Echo du Risoud. La mélodie que je préférais était : « Dans la forêt près des grands monts, là est ma patrie ». Après venait le délicieux mais incontournable « Voici Noël ». Ces deux chants me comblaient de joie et de nostalgie. Les enfants devaient réciter leur poésie et chacun y passait, Nesti quelque peu intimidé et récalcitrant, tardait à se décider. Alors mon oncle, toujours si spontané, le prit sous les aisselles, le posa debout sur la table et lui dit :

Vas-y !

L'attraction majeure de la soirée était la visite de la « chauche-vieille ». Pour que cette vénérable personne puisse arriver jusqu'à nous, il fallait que maman s'éclipse, prétendant qu'elle allait faire ses feux. Un cousin sortait aussi en même temps pour aller voir comment se comportait la vache malade, mais en vérité, pour aider au déguisement. Même si l'absence de maman se prolongeait, en aucun cas un avis de recherche n'a été envoyé. Pour faire plus vrai encore, James avait fait marcher la Bichette dans la neige fraîche devant la maison et nous fit tous sortir pour admirer les pas de l'âne de notre mystérieuse visiteuse. Le suspens était complet. Le rite voulait que la chauche-vieille vint premièrement frapper à la fenêtre de la cuisine pour annoncer son arrivée. Parfois elle devait se baisser et allonger le cou pour regarder en contrebas tant il y avait de la neige.

Les enfants étaient plus intrigués que terrorisés. Une année, son apparition ayant quelque peu tardé, René et Malou partirent à sa recherche. Ils trouvèrent notre maman, car c'était elle, vous l'avez bien deviné, au nord de la maison, la tête en bas et sa hotte renversée. Elle avait voulu suivre une « gonfle » qui avait cédé sous ses pas. Il y eut plus de peur que de mal et l'apparition enneigée ajouta encore au décor.

La visite de la chauche-vieille à la fête faisait bien battre des petits cœurs et sourire les aînés. Et les productions reprenaient de plus belle, chacun y allant de son histoire ou de son couplet. Devenue grandette, la Madeli, fille de René, qui pourtant n'avait pas l'air d'y toucher, dit tout haut :

On dirait les souliers à la tante Mina !

Emotion, émotion !

Et la visiteuse s'éloignait et reparaisait un peu plus tard, fort étonnée que nous ayons eu de la visite.

Et la soirée continuait, sereine et lumineuse. On chantait encore et chacun partageait une tasse de thé accompagnée de ces délicieux milans dont tante Clara détenait la recette.

Nouvel-An

Passé le mystère de Noël et les péripéties de la boucherie, on arrivait gentiment au 31 décembre. Ce jour-là, il semblait qu'une chape se posait sur le passé et qu'un voile allait se lever sur l'avenir.

Les femmes, très occupées vers le grand fourneau, pelaient beaucoup de pommes et remplissaient constamment le foyer. Quel gouffre ! Pas de menus compliqués, mais des kyrielles de gâteaux. Gâteaux aux pommes, à la raisinée ou « à rien », disait tante Clara. C'étaient encore les meilleurs, car leur « à rien » consistait en un mélange de lait, de sucre et de cannelle. On les laissait assez longtemps au four pour que cette onctueuse mixtion durcisse et se caramélise.

On en faisait beaucoup, de ces gâteaux, de différents calibres. Maman m'a rappelé qu'un Nouvel-An, échelonnés sur plusieurs jours, on en avait cuit vingt-neuf ! Oui, trois fois dix moins un !

Ce soir-là, on veillait tous à la cuisine, les femmes s'affairaient encore, les hommes lisaient et fumaient, les enfants et les cousins jouaient aux cartes ou aux jeux de famille. On était à la fois heureux et anxieux. Heureux d'être ensemble et anxieux de peur de manquer les traditionnelles sonneries des cloches des villages. Souvent cela commençait avant l'heure, ce qui n'est guère admissible dans un pays d'horlogers. Aux premiers tintements répondaient ceux d'un autre clocher, puis deux, puis trois, et enfin de chaque village, à l'unisson, les cloches annonçaient l'an neuf. Cela durait longtemps, même très longtemps, des heures, et parfois un clocher qui s'était tu prenait la relève et clamait dans l'air glacial l'espoir des Combiens pour la nouvelle année.

Ayant bien entamé nos gâteaux et dégusté le thé de la tante Clara, on commençait à bailler, on avait de petits frissons de sommeil, comme disait maman, et l'homme au sable faisait sa ronde, même à St-Sylvestre. Alors on s'endormait, non avec une belle histoire, mais aux sons d'un concert offert par les cloches de la Vallée toute entière.

Le matin venu, ayant déjeuné avec des tranches de gâteau, nous allions de maison en maison souhaiter la bonne année, embrasser chacun et recevant parfois une friandise, et chez la Julie, le traditionnel morceau de caramel²¹.

Les fêtes du côté du Solliat

Comme nous n'allions pas à l'école du dimanche, Noël représentait pour nous la fête des autres. La coutume était de suspendre son bas à la cheminée et c'était la chausse-vieille, aïeule du père Noël et du Bon Enfant, qui y déposait de modestes victuailles, oranges, noix, coquemolles et du chocolat. En effet, l'interdit des sucreries ne s'étendait pas jusqu'au chocolat. Une fois, j'étais très jeune, maman avait décoré et allumé le petit sapin. Mais papa ne lui accorda pas même un regard. Aussi l'expérience ne fut-elle pas renouvelée.

Le Nouvel An était la véritable fête. On achetait chez le boulanger un grand taillé sucré et le 31, maman fabriquait plusieurs gâteaux à la papette dont on se régalaient pendant plusieurs jours.

Le 1^{er} janvier était le jour des cadeaux. Je me souviens de l'un d'eux, les

²¹ Fernand Denys-Favre, L'Épine des quatre saisons, Editions le Pèlerin, 1994, pp. 119 à 114, et 117 à 119.

fables de La Fontaine avec cette dédicace de papa : « A Daniel, pour ses 7 ½ ans, pour qu'il les lise quand il sera grande ! ». Je n'avais pas apprécié du tout ! A midi avait lieu le repas traditionnel de la famille Aubert, y compris celle d'oncle François venu pour la circonstance. Il avait lieu alternativement en vas et chez nous et débutait par un verre de vin de groseilles, pur produit du jardin et dans lequel on découvrait des qualités pour le moins égales à celles du Malaga. Le repas était très animé, en particulier par papa qui sortait de sa froideur habituelle. Au moment du café, il se levait et chantait le chasseur de chamois ;

*Voici le jour, la montagne s'argente
Le glacier luit comme un vaste miroir...*

Après quoi l'oncle Léon commençait à s'agiter et finissait par entonner à son tour :

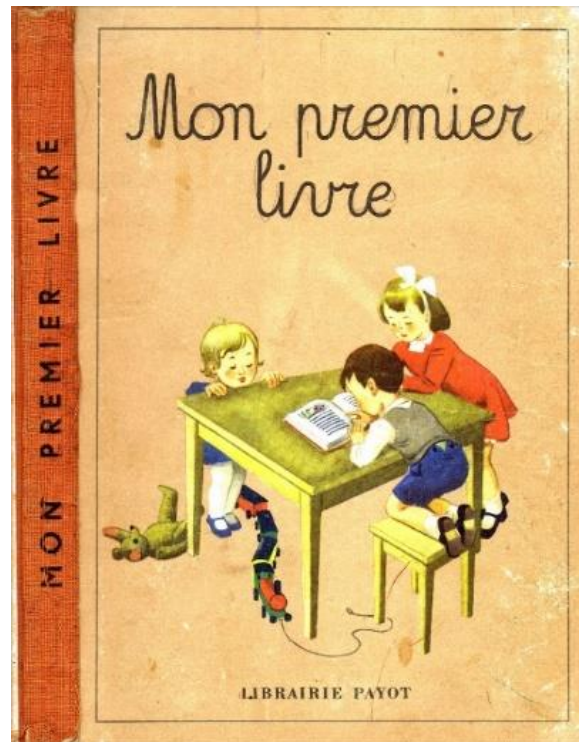
Montagnes Pyrénées vous êtes mes amours...

En général le repas se terminait par un chœur d'ensemble :

*Comme volent les années,
Nous voici bientôt des vieux ...*

Pendant ces journées de liesse, adultes et enfants jouaient à la bourre ou à la banque, jeux de cartes. Le soir du 2 janvier, nous allions souper chez le grand-papa Nicole. C'était très gai. Tilly organisait des jeux pour les enfants. L'année qui précéda le mariage de David et Henriette, on avait du utiliser la table neuve de leur future chambre à manger. Pour en protéger les jambes, ils les avaient chaussées de longs bas de laine noirs ! On rentrait au Solliat tard dans la soirée, et à pied, naturellement. Et c'était la fin du Nouvel An²².

²² Daniel Aubert, Souvenirs d'enfance, 1991, pp.41-43.



Version de 1949.



Connais-tu le tréma?

Il se met sur

ë ï ü
 Noël maïs Esaü



Voi - ci No - ël, ô dou-ce Nuit...

Dans la salle à manger, le sapin scintille de mille lumières. Les enfants chantent de tout leur cœur.

«Voici Noël!»

Maman accompagne la mélodie au piano; papa joint sa voix grave à celle des enfants. Dans son fauteuil, grand'mère écoute, tenant Bébé sur ses genoux. Bébé tend ses petits bras vers le sapin orné de boules brillantes, de noix dorées, d'étoiles étincelantes.

Le chant s'est tu. Maman raconte la belle histoire de la naissance de Jésus.

Le petit Aloïs jette des regards d'envie vers les paquets noués de faveurs roses et les jouets posés au pied du sapin. Pour qui sera le bel ours brun? Et cette cuisinière électrique? Christiane pourrait cuire dans le four des biscuits au maïs.

Papa distribue les cadeaux. Quels cris de joie! L'aïeule reçoit des pantoufles fourrées. Noëlle lui a peint de beaux glaïeuls. Ce grand plat de faïence, c'est pour maman, cette belle cravate pour papa. Les garçons installent les rails d'un train électrique. Christiane s'affaire autour du petit fourneau. Noëlle n'est pas égoïste, elle offre ses fondants à toute la famille. Bébé danse avec l'ours brun. Maman jouit du bonheur de tous.

Noël d'autrefois – FAVJ du 20 décembre 1950, par Samuel Aubert du Solliat

Noël est à la porte et dans tous les milieux de la société on s'apprête à fêter cette journée d'une manière ou d'une autre. C'est avant tout aux enfants que l'on pense, aussi on les comble de gâteries. Dans chaque famille, on allume un arbre acheté au marché des sapins organisé par la Commune ou bien à la tombée de la nuit on s'en va à la forêt proche couper le sapin le plus beau, le plus branchu que l'on rencontre et l'on rentre par des chemins détournés.

Autrefois, c'est-à-dire voici 65 à 70 ans, Noël était fêté beaucoup plus modestement. D'abord, les horlogers, qui pour la plupart travaillaient à domicile, se remettaient à l'établi le « tantôt » après avoir été au sermon le matin. Rares étaient les familles où l'on allumait un arbre qui d'ordinaire était très peu illuminé : quelques bougies, rien de plus. Et que recevaient les enfants ? RIEN ! A la « Chaussevieille » était réservé le soin de mettre dans leurs bas pendus à la cheminée : une pomme, « un pair » de noix, de noisettes, voire une verge à l'adresse de ceux qui n'étaient pas tant sages. Personne ne parlait du Bon Enfant ou du Bon Saint Nicolas, seule la « Chaussevieille » était invoquée. D'oranges il n'était guère question, car elles étaient rares à cette époque. Dans certaines familles, on en mangeait une à deux le dimanche après-midi, les quartiers saupoudrés de sucre.

Les Ecoles du dimanche célébraient aussi Noël, mais tous les deux ans, en allumant un grand sapin à l'église, très modestement décoré et illuminé. Les bougies étaient allumées une à une au moyen d'une longue gaule terminée par une bougie enflammée. Atteindre les plus haut placées, était tout un art réservé au moniteur le plus adroit.

Moins anciennement, mais il y a bien 45 ans, les catéchumènes participèrent à la cérémonie au même titre que les écoliers du dimanche, et le lendemain, comme je demandais à l'un d'eux ce qu'on leur avait donné, il me répondit d'un air désabusé : « Peuh ! un petit écriteau » !

Tout a bien changé. Les enfants d'autrefois n'étaient guère gâtés à Noël, mais ils ne concevaient pas qu'ils puissent recevoir davantage. Aujourd'hui, que ne leur accorde-t-on pas ? En sont-ils plus heureux et plus reconnaissants que ceux de jadis ?

S.A.

Retrouvons un peu l'ambiance d'hiver, à nouveau du côté des Charbonnières grâce aux compositions d'élèves

Le passage du chasse-neige

Depuis plus de six heures il tombe une neige granuleuse. Quatre à cinq centimètres de flocons recouvrent la route. Diverses empreintes d'automobiles creusent de petits sillons sur ce tapis. Dans le loin, un bruit de grelots secoués se rapproche lentement. Bientôt j'aperçois dans le contour des chevaux qui tirent « à plein collier » un lourd chasse-neige en bois avec de solides ferrures. Derrière un homme dégage les croisements des routes. Les chevaux couverts de sueur avancent lourdement dans cette neige. Lorsqu'ils arrivent à ma hauteur, je constate que le chasse-neige se compose de trois parties : deux sont mobiles, reliées entre elles par de grosses barres de fer. Cette partie zigzague derrière l'autre. La neige glisse le long du triangle et un haut remblai s'entasse le long de la route. Sur cette route plane et lisse, les cantonniers avancent prudemment. Quelques fois une auto se trouve sur le passage et il faut toute une manœuvre pour qu'elle puisse passer. De temps en temps une partie des bords s'écroule et les cantonniers pèlent pour réparer ces dégâts.

Daniel, le 15 janvier 1958, CPPHD

Première récréation sous la neige

Pendant une demi-heure, nous attendons impatiemment la récréation. Les minutes passent et puis dix heures arrivent. Après avoir donné l'heure de sortir, le maître fait distribuer les pommes. J'ai mangé la mienne. J'enfile mon bonnet et cours dehors. Je prends un peu de neige, la serre et forme une boule. Je vise soigneusement l'arbre et je la lance. Mais je le manque. Puis je prends mon élan et me glisse. A la première glissade tout va bien, mais la deuxième est fatale. Je croche au goudron et je vais m'étaler de tout mon long dans la neige. Alors nous commençons à jouer au ballon. Le ballon arrive vers moi ; je veux le shooter. Mais je glisse et me retrouve les quatre fers en l'air. Quand le ballon passe par-dessus la barrière, il route sur la neige et forme un bloc. Le maître nous appelle, alors nous rentrons, un peu déçus.

Rémy le 22 novembre 1958, CCGR.

Celui-ci aurait pu noter en marge : manque singulièrement d'imagination ! Et c'est le même qui vous concocte aujourd'hui cet aperçu sur nos Noëls d'autrefois !

Noël en famille

C'est Noël. Nous attendons avec impatience que l'arbre soit allumé. Il est si beau avec ses bougies multicolores, ses boules qui se reflètent, ses cheveux d'ange qui s'effilochent... Le moment est venu, nous allumons les bougies et nous éteignons la lampe. Il brille comme un bloc d'or, il se reflète sur le parquet bien ciré. Des temps à autre une branche tente de brûler. Nous allumons les soleils qui crachent des étincelles de tous les côtés. Nous chantons nos chants d'école et quelques cantiques. Nous regardons les bougies qui se consomment lentement et en versant des gouttes de cire sur les branches.

A la cuisine maman met le couvert. Nous mangeons de bon appétit les morceaux qui recouvrent les plats. Une fois le repas terminé, nous retournons à la chambre pour regarder encore un instant le sapin avec ses bougies qui fondent et finissent par s'évanouir. Il ne reste qu'un minuscule morceau de mèche.

Ainsi se termine Noël.

Daniel, le 19 janvier 1956, CCGR.



Un Noël à la Vallée vers 1960.



Le monde

de Jean-David

En ce jour de décembre, Jean-David a rejoint les forêts illimitées. Une neige nouvelle, épaisse et légère, est tombée encore la nuit précédente. Les campagnes sont ainsi marquées de deux traces profondes qui vont toutes droites, face aux bois dominant le village, là-bas où le soleil mourra en fin de journée. Lorsqu'il a fallu monter, ces traces se brisent, vont et viennent au travers de la pente ; puis on les voit disparaître sous les sapins enneigés.

Jean-David a longé les combes désertes. Il s'est avancé dans les forêts aussi longtemps qu'un désir mystérieux, qui pousse l'homme à s'éloigner parfois des villages, l'a obligé à cette marche solitaire. Il a traversé ainsi des pâturages, enjambé des murs que la neige a presque cachés. Par sa lente progression il s'est imprégné de la vie autre des espaces immenses qui ont projeté en lui une vision nouvelle de son existence et du monde quitté.

La forêt est sans couleurs, faite de noirs et de blancs mélangés qui pénètrent l'âme avec une tendresse étrange. Aucune teinte vive ne vient troubler cette harmonie dont l'intensité ne fait que décroître avec la fuite lente des heures. Partout, au fond des combes, au revers des pentes, les sapins se dressent, très grands avec leurs longs fûts presque noirs. Ces arbres ne sont plus, avec d'autres d'espèces différentes, que les éléments d'un monde nouveau, pour lequel il apparaît que les anciennés lois, tant physiques qu'humaines, ne valent plus. Seuls demeurent dans ces forêts la paix et le silence absolus qui réclament l'oubli des choses délaissées.

Jean-David s'arrête et reste immobile au milieu de la forêt. Il se pénètre du silence ; il regarde aussi les branches chargées ou les jeunes arbres devinés sous la neige. La douceur qui l'enveloppe a l'effet de ces musiques qui savent vous entraîner, sans que vous l'ayez vraiment

cherché, dans les domaines mystérieux et profonds du rêve. Ainsi Jean-David s'en est allé aux heures lointaines de son enfance, en ces jours merveilleux des Noël's anciens.

Les cloches sonnent. La neige, dans sa chute apaisante, voile le clocher de l'église, alors qu'une foule heureuse vient de partout et s'y engouffre par la porte grande ouverte. Il fait si bon pénétrer dans la pièce immense, et retrouver enfin la chaleur douce de Noël.

Le sapin est là, avec ses guirlandes dorées et ses cheveux d'ange, avec ses boules de couleur et ses bougies que l'on allumera bientôt. Non loin des branches basses les bancs se remplissent dans un brouhaha heureux. Les enfants s'y installent ; on voit déjà dans leurs yeux briller les boules colorées. Les parents se massent derrière eux ; ils tiennent parfois dans leurs bras ou sur leurs genoux les tout petits, ceux qui crient et qui s'étonnent.

Les cloches se sont tues. La porte s'est refermée, laissant derrière elle la nuit du village où la neige tombe encore en silence. Ainsi pour quelques instants le monde entier sera clos par les murs de cette église, pleine comme en nul autre jour de l'année. Et là, dans l'harmonie merveilleuse des cantiques anciens de Noël, l'homme ou l'enfant, quel qu'il soit, fera vœu d'être meilleur, et gagnera, par le rêve, ce monde où la vie n'est qu'un Noël de durée infinie.

Un enfant s'est approché de l'arbre. Une femme lui tient la main, celle où tremble son allumette enflammée. Soudain une lueur fulgurante enveloppe l'arbre ; des bougies s'allument partout sur les branches. Des femmes, allongeant le bras pour les atteindre, donnent vie à celles que le feu n'a pu toucher. La salle maintenant est pleine de l'odeur du sapin dont les branches ont roussi sous les flammes, de celle des épis consumés en étincelles

ou des bougies qui brûlent en silence. Les lumières du plafond se sont éteintes. L'assemblée chante. Le Noël commence.

Le pasteur bientôt racontera l'histoire maintes fois entendue de cette nuit passée. Puis les enfants se rassembleront près du sapin merveilleux, et entonneront les cantiques de Noël appris en ce mois de décembre où pour eux les jours ont tant de peine à s'écouler. Il y aura ainsi des chants et des histoires, alors que les bougies se consumeront lentement.

Presque à la fin de la soirée, on glissera sous le sapin de vaste corbeilles d'osier remplies de choux de toutes les couleurs. Il y en aura des rouges, des bleus, des jaunes ou des verts. Les enfants iront tour à tour les chercher. Les petits, guidés par leurs parents, s'avanceront timidement au milieu de la traversée, et l'on verra sourire d'autres adultes qui tendront le cou pour mieux les voir. Sous les papiers crêpes de couleur, les enfants trouveront un petit pain, une orange, une branche de chocolat et une figurine de bois peint.

Et puis les bougies se seront consumées. Ainsi tout s'achèvera. La foule à nouveau se pressera vers la grande porte et s'éparpillera, voilée par la neige qui n'aura cessé de tomber, dans toutes les rues du village. Les enfants, déçus que la soirée ait si vite passé, se diront — que revienne vite le prochain Noël — et ils suivront leurs parents, les yeux éblouis encore par les bougies du sapin. Cette nuit-là ils auront de la peine à dormir.

Jean-David a retrouvé le silence et la solitude de la forêt. Pourtant le charme des heures évoquées ne peut le quitter. Il sourit. Il est si heureux de garder encore, parmi ses souvenirs, les images de son enfance qu'il croyait avoir oubliées.

Mais il faut repartir maintenant, et quitter cet univers qui va s'assombrir bientôt. Alors Jean-David reprend sa marche. Le long du chemin, près des arbres qu'il frôle parfois, des branches déchargent sur lui leur neige dont il sent à peine la caresse légère.

Il s'achemine vers le village...

Lorsqu'il y parvient, il le trouve déjà dans la nuit, et il voit aux façades des maisons, les fenêtres éclairées. Dans la rue il rencontre des gens pressés qui s'en reviennent du travail. Ainsi est le soir au village. Une journée de plus va s'ajouter à celles que le temps, dans sa lente progression, rejette dans les choses du passé.

Rémy Rochat.



Noël au Lieu en 1947, pasteur Jomini.

J'étais un tout petit garçon

Je devais avoir 4 ans et demi. Le fait que ma tante était monitrice d'école du dimanche, avait certainement joué un rôle dans une situation où je pus déjà à cet âge-là allumer le sapin de Noël à l'église de mon village. Je me vois assis au premier rang, alors qu'à mes côtés se trouvaient d'autres enfants de mon âge ou plus grands, et que derrière la foule emplissait l'église à craquer. Quelles impressions, face à cet immense sapin. Le pasteur, c'était à l'époque M. Liardet, grand et bel homme impressionnant dans sa longue robe noire avec le petit col blanc un peu à la manière des curés. Il avait introduit la cérémonie. Le public avait chanté Voici Noël, et puis tout soudain ma tante était venue me chercher, me donnant la main pour m'attirer sous le sapin. Et là, quelle émotion. Elle avait craqué une allumette que nous avions les deux mise sous le fil de coton qui pendait sous l'arbre. Ce qui fit que d'un seul coup l'arbre s'embrasa en un instant, flamme gigantesque montant au niveau des plus hautes branches tout en même temps que suivant les branches pour en atteindre là aussi leurs extrémités. Quelques bougies seulement n'avaient pas été touchées par le feu que l'une des monitrices maintenant allumait à leur tour avec une bougie fixée au bout d'une longue tige. Je pense que je n'avais pas eu le temps de m'effrayer de ce monumental embrasement. Et puis aussitôt que l'allumette avait créé un tel spectacle, nous nous étions reculés, ma tante et moi, et aussitôt j'avais pu regagner le premier banc. Quel fierté quand même. Car quel garçon de ce village peut aujourd'hui se vanter d'avoir allumé l'arbre ? Je ne fus certes pas le seul, puisque c'était à chaque fois un garçon ou une fille différent. Néanmoins que l'on m'ait choisi, moi le petit garçon timide que j'étais, et que par ailleurs je reste toujours aujourd'hui, était un privilège rare dont je ressentais malgré mon jeune âge toute l'importance.



Preuve que cet honneur m'ait marqué à jamais, je me souviens de ce bref instant comme si c'était hier. La foule, la salle vite surchauffée, l'arbre décoré d'énormes boules, de guirlandes et des cheveux d'ange, des bogies désormais toutes allumées, et bientôt de ces soleils que l'on allume à leur tour, ceux-là même qui dégagent une odeur âcre dans toute l'église, mais si bonne quand même. L'odeur même de Noël ! Et sans oublier bien sûr mon regard sur les corbeilles de choux que l'on trouvait de part et d'autre du sapin.

Ce fut vraiment un moment magique dont le souvenir ne me quittera jamais.



Un Noël aux Charbonnières.



Et pour terminer ces quelques aperçus, un chant de Noël, l'un de ceux que l'on ne chante plus, jugé plus païen que chrétien ! Et pourtant il fut encore entonné une dernière fois avec bonheur aux Charbonnières alors que le pasteur Philippe de Mestral y faisait un remplacement et dirigeait la fête. Il en avait expliqué le pourquoi, et puis ne répudiait pas volontiers les coutumes musicales d'autrefois.

- 26 -

Dans la forêt.

Avec entrain. $\text{♩} = 66.$

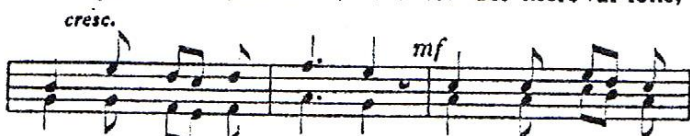
C. GRUNHOLZER.



1. Dans la fo - rêt, près des grands monts, J'avais



ma pa - tri - e ; Là-haut, dans les der-niers val-lons,



S'é-cou - lait ma vi - e. Mais j'ai quit - té



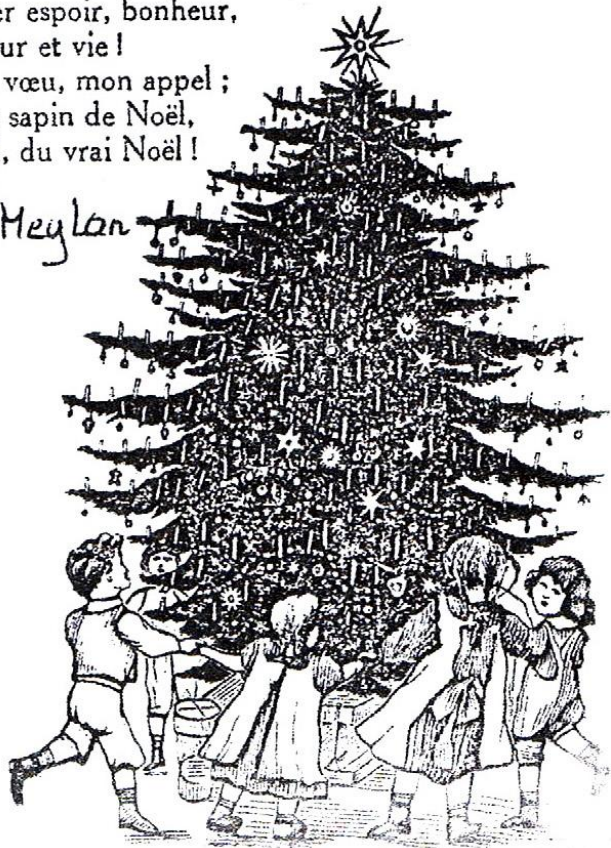
mon beau ciel, Car je suis le sa-pin de No-



ël, Du gai No - ël, du gai No-ël.

2. Adieu ! jeunesse, adieu ! forêt,
Verts tapis de mousse !
Sous ton abri calme et discret,
La vie était douce.
Mais l'exil vient éternel ;
Car je suis le sapin de Noël,
Du doux Noël, du doux Noël.
3. Pour les petits, pour les enfants
Finit ma carrière ;
Je vais leur porter mon printemps,
Ma paix, ma lumière
Et mon adieu solennel ;
Car je suis le sapin de Noël,
Du beau Noël, du beau Noël.
4. Chantez, enfants, et d'un seul cœur.
Vers l'hôtellerie
Allez chercher espoir, bonheur,
Joie, amour et vie !
C'est là mon vœu, mon appel ;
Car je suis le sapin de Noël,
Du vrai Noël, du vrai Noël !

D. Meylan



Pour une explication sur l'origine de ce chant, consulter notre brochure Noël au village.